
NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOuat

(Suite. — Voir les nos 211, 212-213 et 214-215)

CHAPITRE V

I

Le jour de la prise de Laghouat, Si-Hamza faisait sur les dissidents une razzia importante et jetait la terreur dans tout le M'zab.

Il avait, nous l'avons vu, quitté El-Biod le 26 novembre et s'était dirigé vers Berrian, où l'on supposait les dissidents campés. Le 27, il était à Si-Ahmed-ben-Abbès; le 28, aux puits d'El-Meguerchi, à l'Ouest d'El-Maïa; le 29, il atteignait El-Ménia, sur l'Oued-Zergoun, à dix lieues environ au sud d'El-Maïa. Il était arrivé à la limite du pays sans eau, du Bled-El-Atech (pays de la soif), comme l'appellent les Arabes. Pour ne pas être arrêté par le manque d'eau, Si-Hamza résolut de marcher rapidement, fit monter ses fantassins sur des chameaux et s'enfonça audacieusement dans le Bled-El-Atech.

Le 3 décembre, ses coureurs arrêterent, sur l'Oued-Settafa, un berger qui annonça le voisinage des partisans du Chérif. Prenant cet homme pour guide, Si-Hamza se remit de suite en route, traversa pendant la nuit une succession de défilés rocheux, longea les jardins de Berrian sans être vu, et le 4 décembre, au point du jour, déboucha dans la vallée de l'Oued-En-Nsa; il avait, à

quelques kilomètres devant lui, une agglomération considérable de tentes.

Avec ses cinq cents fantassins et cent cinquante cavaliers d'élite, Si-Hamza constitua une forte réserve, qu'il groupa autour du maréchal-des-logis Ben-Attab et des spahis.

Au signal donné par le trompette de spahis sonnant la charge, il lança sans perdre de temps le reste de son goum sur l'ennemi. Le camp fut cerné, et les chameaux déjà chargés tombèrent les premiers entre les mains de Si-Hamza. Les tentes de Ben-Nacer-ben-Chora furent enlevées, et si tout ne fut pas pris, la cause en fut à ce que les cavaliers du khalifa, épuisés par la soif, se jetèrent sur les outres pleines d'eau qu'ils trouvèrent dans les provisions de l'ennemi. Malgré un vigoureux retour offensif des Larbâa, le succès fut complet. Après avoir rassemblé le butin et rallié ses troupes, Si-Hamza se retira sans être inquiété sur El-Ménia. La retraite fut rendue pénible par la privation d'eau. Le 13 décembre, le khalifa arriva à Laghouat, où il fit une entrée triomphale.

L'expédition de Laghouat amena deux résultats fort importants ; l'un, matériel, fut l'assurance de notre domination dans le Sud, l'autre, moral, la preuve donnée aux Sahariens que pour nous il n'y avait pas de distance infranchissable, pas de sable, pas de désert pouvant arrêter notre juste vengeance et abriter nos ennemis.

Les résultats ne se firent pas longtemps attendre, car les Beni-M'zab s'empressèrent de demander l'aman au général Pélissier, et lui envoyèrent le 12 décembre 1852 la lettre suivante :

« Louange au Dieu unique !

» La Djemâa de Berrian, grands et petits :

» Nous vous apprenons que, pour le passé et pour l'avenir, nous sommes vos serviteurs et vous ferez à

notre égard ce que vous voudrez. Ahmed-ben-Salem nous a traités injustement, il nous a persécutés et nous a donné pour chef un homme qui ne devait pas l'être. Nous avons patienté jusqu'à l'instant où la plaie a pénétré jusqu'à l'os, et alors nous nous sommes enfuis. Nous n'avons pas trouvé votre égal. Lorsque nous avons trouvé cet homme (1), nous avons pensé avec lui effrayer les Arabes, et lorsque vous êtes venus, nous nous sommes enfuis devant vous. La fuite est une preuve de respect. Nous vous respectons à l'égal de nos parents. Si vous nous considérez actuellement comme vos enfants, nous vous sommes soumis comme jadis.

» Envoyez-nous l'aman. Les gens de Berrian vous disent : « Depuis le jour où les Larbâa se sont révoltés, nous les engageons continuellement à se soumettre ; mais le sultan ne les a pas laissés libres de le faire. Aujourd'hui ils sont décidés à se rendre ; s'ils sont vos enfants, envoyez-leur l'aman ; et si vous ne les acceptez pas, vous êtes Français et vous ne connaissez pas la trahison. Informez-les de ce que vous voudrez, et quand même vous les chasseriez, ils se réfugiendraient entre vos mains (2). »

Le général Pélissier leur répondit en ces termes :

« Aux habitants des villes de Ghardaïa, Melika, Beni-Isguen, El-Ateuf, Bou-Nourra, Berrian et Guerrara, salut !

» Voilà vingt-deux ans que nous nous connaissons. Vous savez qui nous sommes et ce que nous pouvons, car vos enfants, vos commerçants sont répandus dans nos villes. On vous dit des gens raisonnables ; cependant votre conduite dément votre réputation. Depuis deux ans, vous nourrissez nos ennemis dans votre pays, vous leur donnez à boire et à manger ; vous abritez leurs troupes et leurs tentes, vous les encou-

(1) Le chérif Mohammed-ben-Abdallah.

(2) Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

ragez dans leur entêtement et leur révolte. Soyez ennemis en face plutôt qu'amis à double visage. Mais ne jouez pas avec nous, vous perdriez au jeu.

» Je connais votre pays, vos besoins de commerce. Ouvrez les yeux, je vous le conseille, parce que si Dieu vous aveugle et veut votre châtement, avec son aide je vous ferai repentir de votre conduite.

» Au reçu de mes ordres, envoyez vos chefs de djemâa à Si-Hamza. Il sera votre oukil auprès de moi. Chassez sans retard nos ennemis de chez vous et ne me laissez pas attendre votre réponse. Dieu a dit : celui qui abrite mon ennemi, est mon ennemi. Songez à votre pays, à vos femmes, à vos enfants, aux tombes de vos pères qu'aucun étranger n'a encore foulées (1). »

Les délégués du M'zab furent envoyés à Alger, mais nos colonnes ne pouvaient rester plus longtemps à Laghouat, et une grave question se posait. Fallait-il enfin occuper définitivement ce point, et en faire un poste avancé de notre domination dans le Sud ?

Le général Péliissier consulté se prononça pour l'occupation définitive.

« Depuis que le Tell est pacifié, dit-il dans son rapport au Gouverneur général, l'esprit de révolte et de guerre contre les Français s'est réfugié dans le Sahara. C'est dans la région des oasis, dans les solitudes du Sud, que les passions religieuses vont se transporter. C'est là que les agitateurs, les faux chérifs, trouvent un asile et une base d'opérations.

» Pour avoir la paix dans le Tell, il faut être maître du Sahara ; sinon il faut s'attendre à y voir renaître des orages.

» Le système actuel, qu'on a défini la conduite du Sud à grandes guides, est-il suffisant pour assurer le repos de ces vastes plaines et des oasis ? Nous permet-il de

(1) Fait au quartier général à Laghouat, le 14 décembre 1852.

dominer les Sahariens ? Non, l'expérience, la logique inexorable des faits l'ont condamné à plusieurs reprises ; la levée de boucliers de Mohammed-ben-Abdallah vient d'en faire complètement justice. Tout s'étaie en Algérie ; si une partie de l'édifice est mal assise, tout est bientôt compromis. Il faut donc arriver au plus tôt à une administration française et à un commandement immédiat des tribus sahariennes, comme complément de ce qui existe dans le Tell. Nous y sommes forcés par la nature même des choses, plus forte que toutes les théories. Pour constituer facilement ce nouveau mode d'action dans le Sud, je propose l'occupation de la ville de Laghouat et la construction d'un poste-magasin à El-Biod, dont les fondements ont été jetés.

» Biskra, Bou-Saâda, Laghouat, El-Biod forment une ligne qui condamne au repos toutes les tribus qui campent entre elles et la crête du Sersou, population qu'il est essentiel de conserver à notre domination pour maintenir notre puissance d'action dans le Sud.

» Comprises dans le réseau de nos postes, elles se mouvront dans les vastes espaces qui leur sont nécessaires, et, libres de vaquer aux exigences de leur état social, elles ne pourront néanmoins nous échapper. Nous maintiendrons ainsi à nous tout ce que, dans le système actuel, les intrigues d'un faux chérif pourraient, d'un moment à l'autre, tourner contre notre cause.

» L'influence des marabouts, comme Tedjini et Si-Hamza, est sensiblement paralysée, ou ne peut que servir nos intérêts.

» Il est non moins évident que les populations sahariennes y trouvent les avantages que notre administration directe donne à celle du Tell, savoir : une protection contre les avanies et les concussions des caïds, une meilleure justice distributive et la sécurité des communications. Elles seront protégées, et cependant le trésor public y gagnera, parce que les statistiques seront plus complètes et les ressources du pays mieux connues.

» L'occupation de Laghouat présente bien d'autres avantages :

» 1° Au point de vue de la possession du pays, l'érection de Laghouat en place française immobilise les Oulad-Naïl et les Larbâa et contient, en le prenant à revers, le Djebel-Amour;

» 2° Elle rend les gens du M'zab complètement nos tributaires; Laghouat est, en effet, à la tête des eaux; elle garde le seul chemin direct des caravanes du M'zab au Tell dans une zone où il y a quatre jours de marche sans eau;

» 3° Rien de plus facile que de tenir Laghouat approvisionné à deux mois, même pour une colonne de deux mille hommes, indépendamment des vivres de sa propre garnison. Le transport de nos denrées de magasin sera imposé aux Sahariens et aux gens du Sud comme un droit de transit;

» 4° Le bataillon de six cents hommes et l'escadron chargé de l'occupation suffisent, non seulement pour tenir la ville, mais pour étendre au loin notre influence, surtout après le succès que nous venons d'obtenir; nous prolongeons en quelque sorte la durée de ce succès qui n'aurait qu'une influence temporaire, si les choses étaient mesquinement remises sur l'ancien pied;

» 5° Notre action commerciale est portée au véritable entrepôt du désert. La grandeur et la richesse de cette ville le prouvaient surabondamment avant l'assaut qui l'a ruinée;

» 6° C'est une base d'opérations excellente pour tous les mouvements vers le levant ou le couchant de la ligne du désert;

» 7° C'est le dernier jalon marqué à notre occupation par la nature même des choses. Quelques esprits aventureux peuvent penser au M'zab; mais, comme la possession de Laghouat nous donne la conquête commerciale de ce pays, une invasion armée est inutile; l'attrait de l'inconnu pourrait seul tenter des imaginations trop

impatientes. C'est une entreprise que je ne conseillerai pas de tenter de longtemps encore. Il suffit que les M'zabites soient à notre discrétion par de simples mesures de police et de douane ;

» 8° En supposant des projets belliqueux aux M'zabites, échauffés par les conseils fanatiques du cheikh de la Mecque et des pèlerins, en supposant qu'ils veuillent faire une démonstration armée sur notre Sahara et servir nos dissidents, ils sont impuissants à cause de la traversée des sables et parce que tous les points d'arrivée, comme El-Haouïta, Tadjerouna, etc., sont sous notre main, par suite de l'occupation proposée. »

Le général Rivet, chef d'état-major général, fut envoyé en mission à Laghouat pour étudier cette question. Parti de Médéa sous la préoccupation des embarras qui pouvaient surgir d'une occupation aussi éloignée, le général Rivet comprit, sur les lieux, l'influence politique et militaire de Laghouat et revint absolument partisan d'un établissement définitif.

La demande de création d'un nouveau cercle à Laghouat, adressée au Ministre, n'obtint qu'une approbation provisoire ; l'autorité supérieure désirait être éclairée par l'expérience sur les conséquences d'une telle détermination.

Ordre fut donné au général Pélissier de diriger ses troupes sur le Tell, après avoir constitué à Laghouat une garnison forte d'un bataillon d'infanterie de six cents hommes, d'un escadron de cavalerie et d'une section d'obusiers de montagne.

Le capitaine du Barail fut nommé provisoirement commandant supérieur et Cheikh-Ali, caïd de Laghouat. Les brèches faites aux murs d'enceinte furent réparées, et la place mise en état de défense.

Le 13 novembre, la colonne Pein retournait à Bou-Saâda et razzait chemin faisant les Oulad-Tobba, fraction dissidente des Oulad-Naïl.

Le 16 décembre, le général Pélissier quittait Laghouat

avec les troupes de la division d'Oran et allait camper à Tadjemout ; le 17, il était à Aïn-Madhi.

Tedjini alla à sa rencontre, le pria d'honorer sa maison de sa visite et d'y accepter la diffa. Cette démarche si importante de la part d'un marabout qui avait, disait-on, juré de ne jamais voir la figure d'un Sultan et avait refusé de paraître devant Abd-el-Kader, causa un profond étonnement à tous les officiers de la colonne ; c'était une preuve nouvelle de l'impression qu'avait produite dans toute cette région la chute si terrible de Laghouat.

En souvenir de l'accueil fait à la colonne, le général Pélissier, rentré à Oran, envoya à Tedjini, de la part du Ministre de la guerre, la collection manuscrite des œuvres d'Ibn-Khaldoun.

Le 18 décembre, la colonne Yusuf prenait à son tour la route du Tell.

La répression de la révolte des Beni-Laghouat avait été trop éclatante pour que toute menace ultérieure pût être considérée comme intempestive ; néanmoins, il était nécessaire de ramener à nous les dissidents, afin d'empêcher Mohammed-ben-Abdallah de reconstituer ses forces.

La détermination qui faisait rester à Laghouat une troupe considérable devait contribuer puissamment à hâter le retour des tribus. Le capitaine du Barail fut autorisé à leur accorder l'aman et à employer dans les négociations, des intermédiaires arabes, choisis avec discernement, tels que Si-Hamza et Tedjini ; l'influence religieuse de ces marabouts pouvait être utilement employée pour le rétablissement de la paix.

Quant au sort des principaux chefs de l'insurrection, Ben-Nacer-ben-Chora, Yahia-ben-Maamar et Telli-ben-Lekhal, le gouverneur se réservait de statuer quand ils demanderaient l'aman ; il convenait toutefois de leur laisser entrevoir que la mise à mort du chérif ou son

extradition serait un gage éclatant de repentir et nous rendrait plus conciliants (1).

Le 1^{er} janvier 1853, le général Camou, commandant la division d'Alger, adressa au capitaine du Barail des instructions fort détaillées sur la mission qui lui incombait. Elles peuvent se résumer comme il suit :

1^o Surveiller les Beni-M'zab et leur faire sentir qu'on connaît le secret de leur faiblesse : on peut en effet sévir sur ceux qui sont dans les villes et intercepter les communications du M'zab avec la côte.

2^o Organiser un bon maghzen avec des cavaliers choisis dans les Larbâa soumis et les Oulad-Saâd-ben-Salem : inscrire comme cavaliers les fils des plus influents des Oulad-Naïl, afin de maintenir les investis dans le devoir, en leur montrant qu'on peut au besoin les remplacer par des chefs éprouvés à notre service.

3^o Pour surveiller avec plus de facilité l'immense étendue de terrain qui relève de Laghouat, créer deux marchés hebdomadaires, l'un le dimanche à Djelfa, l'autre le vendredi à Laghouat ; y convoquer à date fixe nos représentants indigènes et y envoyer un officier du bureau arabe pour régler les affaires litigieuses.

4^o Veiller à la sécurité et à la facilité des communications. Dans ce but créer des postes arabes entre Aïn-Oussera et Laghouat, postes formés par un certain nombre de tentes des Oulad-Naïl et des Larbâa, installées en des points fixes.

5^o Désigner Laghouat, Djelfa et El-Hammam comme points de ravitaillement aux Larbâa et aux Oulad-Naïl ; défendre à ces tribus de créer des silos ou autres dépôts de grains.

« Il me reste, continuait le général Camou, à vous faire connaître mes instructions au sujet de la partie de la population de Laghouat qui a survécu au désastre du 4 décembre. Les règles les plus évidentes de la pru-

(1) Extrait des instructions du général Camou, commandant la division d'Alger (1^{er} janvier 1853).

dence ne nous permettent pas de faire à l'avenir aucun fond sur les dispositions de cette population indigène qui ne peut nourrir contre nous que la haine la plus ardente.

» Le chiffre de la garnison actuelle de Laghouat ne restera, sans doute, pas toujours ce qu'il est aujourd'hui. On ne devra garder dans la place que le plus petit nombre possible des anciens habitants, ceux par exemple dont les renseignements pour la culture ou la distribution des eaux seront indispensables. Le commandant supérieur devra s'appliquer à reformer la population avec des éléments nouveaux et choisis, s'il est possible, dans les ksours qui entretenaient les moins bonnes relations avec Laghouat. Ces indigènes, mis à la place des anciens habitants, constitueront dans la ville une population peu homogène, peu unie, et par suite peu dangereuse.

» Je pense qu'il y aurait avantage à fixer à Laghouat quelques gens du M'zab, qui y trouveraient les objets qu'ils vont aujourd'hui chercher sur la côte, aussitôt que nos propres négociants auront songé à tirer parti de la situation du ksar, qui paraît éminemment favorable pour plusieurs branches de commerce. »

Par décision du 26 janvier 1853, le Ministre admit la création à Laghouat d'une annexe de bureau arabe, rattachée à la subdivision de Médéa.

En raison de l'étendue du territoire qui constituait ce ressort, l'annexe fut par exception desservie par un personnel à peu près semblable à celui qui était ordinairement attaché aux bureaux arabes de 2^e classe, c'est-à-dire un officier chef d'annexe, qui fut le capitaine Carrus, et un officier adjoint. Le capitaine du Barail, nommé chef d'escadron, fut maintenu dans ses fonctions provisoires de commandant supérieur.

Un 6^e escadron de spahis, rattaché au 1^{er} régiment, fut créé à Laghouat et recruté exclusivement chez les Larbâa et les Oulad-Naïl.

Le commandant supérieur se préoccupa tout d'abord de faire mettre Laghouat en état de défense. Les brèches furent réparées, un bastion construit sur l'emplacement de la tour des Serghin. Celle des Hallaf, dite tour Si-Abdallah, fut armée, et la casba de Ben-Salem transformée en hôpital militaire. Des avenues, percées dans les jardins, en facilitèrent la surveillance.

Les terres de l'oasis, sauf celles appartenant aux Ben-Salem et à Tedjini, avaient été mises sous le séquestre. Elles furent réparties entre un certain nombre d'indigènes ou affectées aux corps de la garnison. On fit également reconstruire les maisons détruites pendant les journées des 3 et 4 décembre 1852.

Mais l'occupation de Laghouat ne pouvait être féconde pour l'avenir de notre domination dans le Sud qu'à la condition d'agir à grande distance, de telle sorte qu'aucune population nomade ne pût espérer se soustraire à nos coups. Il fallait pour cela pouvoir transporter rapidement notre infanterie, afin de lui permettre de suivre la cavalerie dans ses courses et de l'appuyer dans toutes les rencontres. La création d'un équipage de chameaux s'imposait, et l'ordre en fut donné par le général Randon, le 24 janvier 1853 : cinq cents chameaux ou chameilles furent prélevés sur la contribution de guerre des dissidents qui avaient demandé l'aman. Deux compagnies de zouaves et deux compagnies de tirailleurs indigènes furent exercées à monter et à diriger ces animaux.

Pour garder l'équipage de chameaux, les tribus fournirent à tour de rôle des bergers attachés comme chameliers à l'équipage, à raison de un homme pour cinq chameaux. Les tribus qui les détachèrent furent chargées de subvenir à leurs besoins.

Tout en s'occupant de la défense de Laghouat, le commandant supérieur ne négligea pas les questions politiques, et pour son coup d'essai, il débuta par un coup de maître, car, en visitant Aïn-Madhi à la fin de février 1853, il parvint à décider Si-Mohammed-Tedjini à

se rendre à Alger. Malheureusement, la veille de son départ, Tedjini tomba gravement malade ; il mourut le 13 mars 1853.

Il laissait comme seul héritier, connu alors, un fils très jeune appelé El-Bachir, issu d'une négresse, et avait désigné comme chef d'Aïn-Madhi un certain Si-Rian, homme d'origine obscure qui, par son habileté et ses talents, avait su gagner la confiance de son maître et en était devenu le confident et l'ami.

Si-Rian prit en main la direction des affaires de la zaouïa et l'administration des biens de Tedjini. Cette ingérence d'un inconnu dans des questions aussi importantes pour notre influence dans le Sud ne laissa pas que d'inquiéter beaucoup le Gouverneur général, et il fallut l'intervention personnelle du commandant du Barail pour qu'une garnison ne fût pas mise dans la casba de Tedjini.

Si-Rian, en effet, n'était rien moins qu'un homme politique, et son unique souci était l'administration des biens de Tedjini. Dans la crainte de perdre cette tutelle, en cas de mort du jeune El-Bachir, il se mit à la recherche d'un autre héritier de Si-Mohammed.

Quelques années avant sa mort, celui-ci avait vendu une négresse, enceinte de ses œuvres, et le bruit courait à la zaouïa d'Aïn-Madhi qu'elle avait donné le jour à un fils. Si-Rian partit sur cette piste : après de longues recherches, il parvint à découvrir à Batna (1856) la négresse et son fils et les ramena en grande pompe à la zaouïa. Personne ne douta un seul instant que le jeune Si-Ahmed, âgé d'une dizaine d'années, ne fût le fils de Tedjini, et Si-Rian resta, pendant plusieurs années, le tuteur des deux enfants et le chef incontesté d'Aïn-Madhi.

Le 22 juillet 1853, l'occupation de Laghouat devint définitive, et le cercle fut constitué par l'arrêté suivant du Gouverneur général :

« Le cercle de Laghouat, créé à titre provisoire par décision ministérielle du 26 janvier dernier, est définitivement constitué sur les bases qui avaient présidé à sa première organisation.

» Le ressort de ce cercle comprendra :

» *Ksours*. — Laghouat, Aïn-Madhi, Tadjemout, El-Haouïta, El-Assafia, Mekhalif (Lazereg, El-Djorb), Ksar-el-Hiran.

» *Aghalik des Larbâa*. — Harazlia, Maamra, El-Hadjadj, Oulad-Salah.

» *Bachaghalik des Oulad-Naïl*. — Oulad-Si-Ahmed, Oulad-Ghouini, Oulad-Oumhamy, El-Abazig, Cherf, Oulad-Dya, Oulad-Laouar, Oulad-Aïssa, Oulad-Sidi-Younès. — *Ksours*. — Zenina, Demed-Messaad-Zackar, Hamera-Moudjebara.

» *Caïdat des Oulad-Saâd-ben-Salem*. — Oulad-Khenata, Oulad-Reggad, Oulad-Yahia-ben-Salem.

» *Confédération de l'Oued-M'zab*. — Berrian, Ghar-daïa, Beni-Isguen, Mélika, Guerrara, Bou-Noura, El-Attaf (ces villes ne sont placées que sous la surveillance politique du commandant de Laghouat).

» Le commandant supérieur du cercle de Laghouat jouira des prestations et allocations attribuées aux autres commandants supérieurs de cercle en Algérie.

» Alger, le 22 juillet 1853.

» *Le Général de division, Gouverneur général de l'Algérie,*

» RANDON. »

Le commandant du Barail fut nommé commandant supérieur du cercle, et notification en fut faite par l'ordre général suivant :

« Au quartier général à Alger, le 27 octobre 1853.

» Le cercle de Laghouat ayant été constitué régulièrement par arrêté de M. le Gouverneur général du 22 juillet, M. du Barail, chef d'escadrons au 5^e de hussards, est nommé au commandement supérieur du cercle.

Revue africaine, 39^e année. N^o 216 (1^{er} Trimestre 1895).

» Cet officier supérieur, ayant exercé ces fonctions depuis le jour de l'occupation de Laghouat par les troupes françaises, aura droit au rappel des allocations accordées à sa position par la décision royale du 4 novembre 1841, à dater du 26 janvier 1853, date de la constitution provisoire du cercle.

» *Le Général de division, Gouverneur général de l'Algérie,*
» RANDON. »

II

Après la prise de Laghouat, le chérif Mohammed-ben-Abdallah s'était réfugié à Rouissat et avait rallié ses partisans. Le 23 janvier 1853, il réussit à razzier les Rahman, qui étaient campés sur l'Oued-Ittel.

Le 5 mars, un habitant d'Aïn-Madhi vint annoncer la présence du Chérif entre Tadjerouna et El-Haouita. Le commandant du Barail fit partir aussitôt le capitaine Carrus avec l'escadron de spahis et le maghzen, et le suivit à faible distance avec quatre compagnies d'infanterie à chameaux.

Mais c'était une fausse alerte ; la colonne rentra à Laghouat.

Le 13 mars, le Chérif et Ben-Nacer-ben-Chora quittèrent Ouargla avec cent cinquante cavaliers et cinq cents fantassins montés à chameaux ; ils évitèrent la chebka du M'zab, passèrent à l'Est de Guerrara et tombèrent, le 24 mars, vers dix heures du matin, sur quelques tentes des Oulad-Aïssa, au Sud du Djebel-bou-Khaïl, à trois journées de marche de Laghouat. La surprise fut complète et les cavaliers du Chérif firent une importante razzia.

La colonne mobile de Laghouat, forte d'un escadron de spahis, de quatre compagnies d'infanterie à chameaux et des goums, se rendit aussitôt à Messâad et dans le Djebel-bou-Khaïl pour rassurer, par sa présence, nos tribus inquiètes.

Mais cet heureux coup de main du Chérif avait porté ses fruits, et sa présence à Guerrara fut la cause d'une vive agitation au M'zab. Ses partisans reprirent le pouvoir ; les délégués des villes qui revenaient d'Alger furent bannis, quelques-uns même égorgés.

On apprit peu après que Yahia-ben-Mâamar venait de mourir à M'krouna, empoisonné par le Chérif, qui avait employé ce moyen extrême pour l'empêcher de faire sa soumission, comme il en avait manifesté l'intention. Au mois de septembre, Mohammed-ben-Abdallah reparut et vint camper sur l'Oued-en-Nsa. De là, par une marche rapide, il surprit les Oulad-Sidi-Tifour et leur enleva leurs troupes. Le caïd d'El-Maïa, qui tenta de l'arrêter au retour, fut tué avec plusieurs des siens et son ksar mis à contribution.

Dans le même temps, Telli-ben-Lekhal surprit les Oulad-Yahia-ben-Salem dans les environs de Messâad ; mais, poursuivi vigoureusement par le caïd de ce ksar, il dut abandonner son butin et prendre la fuite.

A cette nouvelle, le capitaine Galinier, commandant supérieur de Laghouat par intérim, envoya le capitaine Carrus à Djelfa pour réunir les goums des Oulad-Naïl et des Larbâa et quitta lui-même Laghouat avec une colonne mobile de deux cent cinquante hommes d'infanterie montés à chameaux, de deux pelotons de chasseurs d'Afrique et de deux pelotons de spahis.

Le Chérif était campé sur l'Oued-Zégrir, et à l'approche de la colonne il s'enfuit à Rouissat. Mais un parti de dissidents, resté sur l'Oued-Zégrir, fut mis en déroute ; les goums poursuivirent les fuyards avec acharnement et les battirent de nouveau à Guerrara et à Berrian.

« Le Gouverneur général avait résolu d'en finir avec le Chérif (1). Son plan d'opérations, le plus vaste qu'on pût concevoir, s'étendait sur une ligne de plus de cent lieues, et sur cet immense front de bataille, c'étaient

(1) *La conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, par Camille Rousset.

les goums indigènes qui devaient agir, soutenus seulement à distance par des réserves françaises. Dans ce drame entre Arabes, le premier rôle appartenait de droit à Si-Hamza. Il avait pour marcher, pour courir, pour se battre, n'importe où, n'importe comment, liberté pleine et entière. Le but qu'il devait atteindre, coûte que coûte, c'était la destruction du Chérif. Sous ses drapeaux étaient groupés mille chevaux et douze cents hommes de pied des Oulad-Sidi-Cheik. Plus à l'Est, le bachagha Si-Chérif-bel-Arch avait convoqué les Oulad-Naïl et les Larbâa restés fidèles; encore plus à l'Est, les goums de Bou-Saâda, du Hodna et des Zibans se rassemblaient sous leurs caïds, en avant de Biskra.

» Pour appuyer cette grande chevauchée de burnous, le commandant Niqueux, entre Géryville et Aïn-Madhi, le commandant du Barail, le colonel Dargent, près d'Aïn-Rich, se tenaient prêts à se mettre en selle. »

La colonne du Barail se composait de trois cent vingt hommes montés à chameaux (1), d'un peloton du 1^{er} chasseurs d'Afrique et d'un escadron de spahis formé avec les détachements de Moudjebara et de Berrouaghia.

« Dès les premiers jours de novembre, le mouvement commença (2). Emporté par son ardeur, le commandant du Barail pressa la marche de ses goums; le 10, il était à Berrian, le 16 à Guerrara; mais, tandis qu'il croyait Si-Hamza en avant sur sa droite, surpris par une de ces trombes d'eau qui transforment en torrents infranchissables les oueds à sec la veille, Si-Hamza avait fait halte. Isolée, en l'air, à cinquante lieues de sa base d'opérations, la colonne de Laghouat reçut du Gouverneur général l'ordre de se reporter en arrière: mais déjà Si-Hamza s'était remis en marche. Le 18, il était entré à Mellili sans résistance. »

(1) 1^{er} zouaves, 120; tirailleurs d'Alger, 150; 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 50.

(2) *La Conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, par C. Rousset.

Les Chambâa, parmi lesquels il avait de très nombreux serviteurs religieux, protestèrent de leur dévouement à notre cause.

Si-Hamza, apprenant que ses deux frères, Si-En-Naïmi et Si-Zoubir, étaient en mésintelligence avec le Chérif, s'empressa de leur faire des avances et resta quelques jours à Metlili, attendant le résultat de ses négociations. Si-Zoubir vint le rejoindre avec quelques cavaliers qui avaient pu échapper au Chérif, et lui annonça qu'il était partout attendu avec impatience et que Cheikh-eth-Taïeb-ben-Babia se proposait de lui ouvrir les portes de Ngouça (1) dès qu'il se présenterait. Si-Hamza quitta Metlili le 5 décembre, emmenant avec lui le contingent des Chambâa et marcha sur Ngouça. Le commandant Niqueux le remplaça aussitôt dans Metlili, et le commandant du Barail revint à Guerrara.

Si-Hamza entra à Ngouça sans coup férir et y déposa ses vivres et ses bagages dans un camp retranché placé en avant de l'une des portes du ksar. Il y reçut une lettre de menaces de Mohammed-ben-Abdallah qui lui disait : « Renonce à ton projet insensé, ô Hamza le renégat ! » sans quoi tu mourras damné en fuyant devant moi. » Sans se laisser émouvoir, Si-Hamza laissa son camp à la garde de la plus grande partie de ses fantassins, et, avec le reste de sa troupe, se mit à la poursuite du chérif.

Mohammed-ben-Abdallah, mal renseigné par ses espions, formait au même moment le projet de surprendre son adversaire dans Ngouça et marchait sur ce ksar pendant que ses bagages et ses troupeaux se retiraient à Ouargla.

Les fantassins de Si-Hamza, prévenus à temps, étaient sur leurs gardes ; cachés derrière le mur d'enceinte du camp, ils laissèrent approcher l'ennemi à bonne portée, et, se démasquant brusquement, le reçurent par un feu violent. Toutefois, l'issue du combat était douteuse,

(1) Oasis située à 20 kilomètres au Nord-Est d'Ouargla.

lorsque le bruit se répandit dans les rangs des dissidents que Si-Hamza marchait sur Ouargla.

Ils se dispersèrent aussitôt pour courir à la défense de leurs troupeaux, et Mohammed-ben-Abdallah dut les suivre, n'ayant plus avec lui que les Larbâa et les Oulad-Naïl dissidents. Le lendemain, vers quatre heures du soir, les deux partis se rencontrèrent; mais Si-Hamza, redoutant de livrer un combat de nuit, contint ses goums.

Mohammed-ben-Abdallah profita très habilement du terrain et fit occuper à ses fantassins deux dunes de sable dont l'abord était à peu près inaccessible à la cavalerie, qui constituait la force principale de son adversaire. Si-Hamza n'hésita pas cependant et, au point du jour, il fit mettre pied à terre à ses cavaliers et les lança à l'assaut des dunes. Leur élan fut brisé par le feu bien ajusté de l'ennemi, et bientôt ils reculèrent. Le khalifa se mit lui-même à leur tête, et, entouré de ses principaux lieutenants, les ramena à l'ennemi. La lutte fut très vive; des deux côtés les pertes furent sensibles. Ben-Nacer-ben-Chora eut les deux cuisses traversées par une balle; Si-Hamza fut blessé au visage, mais son courage grandit avec les difficultés, et, pour rendre la confiance aux siens, pour leur prouver qu'il voulait vaincre ou mourir, il tua son cheval d'un coup de pistolet et monta le plus mauvais coursier de son goum. Puis, il parcourut les rangs de ses soldats et ranima les courages; il se préparait à donner un dernier assaut, quand il vit avancer un groupe d'hommes à pied conduisant un cheval de soumission et criant de toutes leurs forces : « Au nom de Dieu, ô Si-Hamza, nous te demandons » l'aman; nous voulons vivre désormais sous ton drapeau et celui de la France (1). »

Le khalifa fit cesser la lutte; mais le chérif, Ben-

(1) *Les Français dans le désert*, par le colonel Trumelet.

Nacer et quelques-uns des leurs avaient réussi à s'échapper.

Si-Hamza entra à Ouargla sans coup férir.

« Le 16 janvier 1854 (1), les commandants du Barail et Niqueux se rejoignirent à Metlili. Deux jours après, ils virent arriver le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, chargé par le Gouverneur général de préparer l'organisation de la région conquise. « La tranquillité du pays est telle, écrivait-il de Metlili le 20 janvier, que j'ai pu prendre les devants de ma colonne avec vingt chevaux. Je veux aller à Ouargla en sept jours, en passant par le M'zab, dont toutes les djemâa sont auprès de moi et m'apportent des cadeaux de dattes, d'œufs d'autruche et de plumes. Nous voilà réunis de Mascara, Tiaret, Médéa, Laghouat comme par un coup de baguette sous les murs d'une oasis jusqu'ici ignorée. J'ai devant ma tente vingt quintaux de dattes que je distribue à la troupe. »

« Suivi seulement d'une quarantaine de spahis et d'une vingtaine d'Arabes, le colonel Durrieu prit la direction de Ngouça. Le 27, vers le milieu du jour, il vit une grosse troupe de cavaliers venir à sa rencontre : c'était Si-Hamza avec son escorte. Il s'arrêta sur une dune et « pour établir nettement, suivant son expression, la situation aux yeux de tous », avant de recevoir le salut du khalifa, il lui montra le fanion tricolore et le mit en demeure de rendre hommage au symbole de la patrie française. « Je n'ai qu'un drapeau, dit sans hésitation Si-Hamza, c'est celui que tu portes. Je me suis battu pour la France, je mourrai pour elle au premier ordre. » Alors le colonel mit pied à terre, embrassa le khalifa, le complimenta au nom du gouverneur et prit avec lui le chemin d'Ouargla. »

Le général Randon était venu lui-même à Laghouat et avait fait son entrée solennelle le 8 février à trois heures

(1) *La conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, par Camille Rousset.

du soir par la porte du Nord, tandis qu'au même moment le colonel Durrieu arrivait par la porte du Sud pour lui rendre compte de sa mission. Les troupes avaient montré beaucoup de vigueur et d'énergie dans les marches pénibles qu'elles avaient faites.

Le Gouverneur général les en remercia en ces termes :

« Soldats des colonnes du Sud,

» Je suis venu à votre rencontre afin de vous donner plus tôt un témoignage de ma satisfaction pour le zèle, la persévérance et l'ardeur que vous avez déployés dans cette dernière campagne.

» Si vous n'avez pas eu de combats à livrer, vous avez supporté de rudes fatigues, et votre présence dans les villes de l'Oued-M'zab et de la confédération d'Ouargla a été une véritable victoire. Vous avez montré le drapeau de la France dans des régions où, naguère encore, on ne supposait pas que vous puissiez pénétrer ; vous avez franchi ces solitudes sans eau du désert, ces barrières du Sud au delà desquelles nos ennemis se croyaient invulnérables.

» Les populations du Sud n'ont plus de mystères pour vous. Ces députations qui viennent des points les plus éloignés, pour faire acte de soumission à la France, sont les heureux résultats de cette campagne ! Vous devez en être fiers, car c'est sous la protection de vos baïonnettes que nos chefs indigènes ont glorieusement accompli la mission que je leur avais confiée.

» Nos goums qui, de l'Ouest à l'Est, ont rivalisé de bravoure et d'élan pour la cause de la France, sont dignes de partager les éloges que je vous donne.

» Je signale avec bonheur cette communauté de bons services, car elle est la preuve de notre puissance en Algérie. Soldats, vous avez bien mérité de la Patrie et

acquis de nouveaux titres à la bienveillance de l'Empereur. » (1)

Le 11 février, l'investiture fut donnée aux chefs indigènes en présence de toutes les troupes sous les armes.

Si-Hamza eut le commandement sur tous les pays nouvellement soumis, qui furent rattachés à la subdivision de Mascara. La confédération d'Ouargla, érigée en aghalik, fut sous les ordres de Si-Zoubir, frère de Si-Hamza. Les Chambâa et le ksar de Ngouça reçurent des caïds. Les villes du M'zab s'engagèrent à payer un tribut annuel et à nous prêter un concours loyal pour le maintien de la paix, moyennant quoi nous devions nous abstenir de toute intervention dans leurs affaires intérieures.

Après sa défaite, Mohammed-ben-Abdallah s'était réfugié en Tunisie et s'occupait à reconstituer ses forces. Mais, sur la demande de la France, le bey de Tunis le fit expulser; il se retira à Touggourt auprès de son ami Soliman-ben-Djellab (mai 1854), et le décida à entrer en campagne contre nous.

Tous deux firent, au mois de septembre, une pointe dans la direction d'Ouargla et réussirent à entrer à Ngouça; mais à l'approche de l'agha Si-Zoubir, ils regagnèrent Touggourt.

Le commandant du Barail avait à cette époque autorisé les tribus sahariennes des Oulad-Naïl à porter leurs tentes dans les beaux pâturages qui se trouvent au nord de l'Oued-Djedi, entre la rive gauche de ce fleuve et Messaad. Pour protéger cette migration, et aussi pour surveiller les Oulad-Aïssa et les Oulad-Amelakhoua, dont la fidélité était fort douteuse, le commandant du Barail prescrivit au lieutenant Colonna d'Ornano, chef du poste de Djelfa, de se porter à Messaad avec quatre

(1) Au quartier général à Laghouat, le 10 février 1854. (Archives du Gouvernement général de l'Algérie).

cents chevaux des goums, du maghzen et des spahis et vingt tirailleurs indigènes.

Le 11 octobre, cette petite colonne quittait Djelfa et allait camper à Aïn-Naga, à deux kilomètres environ des tentes des Oulad-Amelakhoua, et au milieu des tribus qui se rendaient sur l'Oued-Djedi. Le lendemain matin, en quittant le bivouac d'Aïn-Naga, le lieutenant d'Ornano s'aperçut d'un peu de désordre chez les Amelakhoua; il y fit peu attention et gagna la tête du convoi qui s'avancait dans une vallée ouverte et facile, sous la protection de cavaliers et de spahis commandés par le maréchal des logis de Bois-Guilbert. Tout à coup, des coups de feu se firent entendre, et un brigadier vint annoncer que les Amelakhoua avaient attaqué le convoi et que de Bois-Guilbert avait été tué.

Le lieutenant d'Ornano appela à lui les spahis, le maghzen, les tirailleurs et le goud des Oulad-Saad-ben-Salem, fort de cent chevaux. Il confia la garde du convoi aux tribus qui lui inspiraient le moins de confiance, telles que les Oulad-Aïssa, les Oulad-Dya et les Oulad-Si-Ahmed, et qui auraient pu lui manquer au milieu de l'action. Puis à la tête des spahis et du Maghzen, il se jeta résolument sur l'ennemi. Dans la mêlée, le lieutenant d'Ornano eut son cheval tué sous lui, et, entouré par plusieurs fantassins ennemis, il aurait certainement péri, sans le dévouement d'un de ses spahis, Lakhdar-ben-Belkassem, qui lui donna son cheval. Le sous-lieutenant de Gallerand, qui commandait les spahis, eut également son cheval tué sous lui.

Après cette charge à fond qui débroya le terrain, les spahis se rallièrent au goud des Oulad-Saad-ben-Salem, qui avançait lentement et mollement; les tirailleurs, déployés entre deux mamelons, couvrirent le mouvement. Les Amelakhoua, encouragés par leur caïd Ben-Hachem, revinrent au combat; une deuxième charge des spahis et du Maghzen les rejeta dans les ravins et ils battirent définitivement en retraite, laissant quarante

des leurs sur le terrain. Si les Oulad-Saad-ben-Salem avaient exécuté l'ordre qui leur fut donné de charger à fond, les dissidents auraient eu la retraite coupée et auraient pu être anéantis.

La colonne perdit dans cette affaire quatre tués et neuf blessés ; cent cinquante chameaux avaient disparu. Les Oulad-Amelakhoua se réfugièrent dans le Djebel-bou-Khaïl, espérant pouvoir gagner Touggourt et rejoindre le Chérif. Les commandants Pein et du Barail se mirent à leur poursuite, pendant que Si-Chérif-bel-Arch, alors à Guerrara, recevait l'ordre de se porter dans la direction de Touggourt pour leur couper la retraite et que le général Gastu formait à Djelfa une colonne de réserve. La colonne Pein, forte de 130 fantassins, de quelques cavaliers réguliers et des goums de Bou-Sâada, rejoignit la colonne d'Ornano, à Messaâd.

Le commandant du Barail quitta Laghouat le 14 octobre avec une petite colonne forte de trois compagnies d'infanterie (une du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, une de tirailleurs d'Alger et une compagnie de voltigeurs du 25^e de ligne) montées à chameaux, d'un escadron de spahis et des goums de Larbâa sous les ordres du capitaine Carrus.

Le 17, vers une heure du matin, la colonne partit d'El-Haouassi-Sidi-Zian, éclairée par la cavalerie. A onze heures le commandant du Barail fit sa jonction avec la colonne Pein, tandis que le capitaine Carrus rencontrait les goums du lieutenant d'Ornano à Oguelt-el-Attrach. Ce premier résultat acquis, les troupes prirent quelques heures de repos, puis se dirigèrent vers la vallée de Tinjerth, où étaient campés les dissidents.

Deux chemins conduisent à cette vallée, l'un par les défilés de l'Oued-El-Halleg, l'autre par ceux de l'Oued-Bezzerguine. La première route fut suivie par la colonne Pein, renforcée par la compagnie du bataillon d'Afrique ; le commandant du Barail suivit la vallée de l'Oued-Bezzerguine et, à la sortie des défilés, aperçut devant lui

le camp des Amelakhoua. Malgré son infériorité numérique, il lança sur l'ennemi la compagnie de tirailleurs déployée et la fit soutenir par les voltigeurs du 25^e de ligne. Surpris et démoralisés, les Oulad-Amelakhoua résistèrent à peine et, quand parurent les colonnes Pein et Carrus, ils prirent la fuite abandonnant leurs troupeaux (17 octobre 1854).

III

L'occupation définitive de Touggourt fut décidée et un grand mouvement de nos colonnes vers le Sud ordonné dans les trois divisions. Le colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, prit la direction des opérations dans la division de Constantine. Le commandant Niqueux se porta à El-Maïa et le général Durrieu à Géryville pour appuyer les goums du capitaine de Colomb et de Si-Hamza, qui allaient dans l'aghalik d'Ouargla chasser les partisans du chérif.

Le commandant du Barail forma à Laghouat une colonne mobile, forte de quatre cents fantassins montés à chameaux, de soixante-six chevaux du 6^e escadron du 1^{er} spahis et de trois cents cavaliers des Larbâa.

Il marcha sur Berrian, Ghardaïa et Guerrara, rétablit l'ordre au M'zab; puis, rejoint par Si-Hamza, se dirigea sur Touggourt, de façon à couper la retraite aux rebelles.

Le colonel Desvaux prit le commandement direct des colonnes de Batna et de Bou-Saâda. La colonne de Batna comptait un bataillon (520 hommes) du 68^e de ligne, une compagnie (110 hommes) de tirailleurs indigènes de Constantine, deux escadrons du 3^e chasseurs d'Afrique et deux escadrons du 3^e spahis, en tout six cents chevaux. Les contingents arabes étaient forts de mille cavaliers et de douze cents fantassins sous les ordres

du commandant Liébert, commandant supérieur de Biskra.

Le chef de bataillon Pein avait sous ses ordres deux cents fantassins, cent cinquante cavaliers réguliers (chasseurs d'Afrique et spahis), et trois cents chevaux des goums.

Dans les premiers jours de novembre, le colonel Desvaux envoya un goum de deux cent cinquante chevaux en observation dans la petite oasis de M'raier: mais ce goum, surpris par le chérif, fut honteusement battu (7 novembre).

Le chef d'escadrons Marmier se porta aussitôt en avant avec tous les contingents indigènes, la compagnie de tirailleurs de Constantine et les deux escadrons du 3^e spahis. Le 24, il entra à M'raier; le 26, il arriva à Meggarin, à une journée de marche de Touggourt, alors que la colonne Desvaux atteignait M'raier.

Pour empêcher le chérif de rassembler tous ses partisans, le commandant Marmier se dirigea sur Taïbet-el-Gueblia; mais, apprenant en route que Mohammed-ben-Abdallah venait d'y entrer avec des forces nombreuses, et ne voulant pas s'exposer à combattre dans ces dunes de sable où l'ennemi avait tout l'avantage, il revint à Meggarin.

Enhardis par ce mouvement de retraite, qu'ils attribuèrent à la crainte, le Chérif et Soliman continuèrent leur marche en avant et vinrent attaquer le commandant Marmier, le 29 novembre, à Meggarin.

Ce combat fut une véritable bataille pour le Sahara, car plus de six mille hommes s'y trouvèrent aux prises. La victoire nous resta, grâce surtout aux tirailleurs et aux spahis, dont l'élan communiqua aux goums et aux fantassins une ardeur qu'ils avaient rarement déployée à un degré aussi haut.

La victoire fut complète; l'ennemi perdit cinq cents hommes et cinq drapeaux, dont deux du Chérif et trois de Soliman; mille fusils et cent sabres restèrent sur le

champ de bataille; les vainqueurs firent un butin considérable (1).

Les conséquences de ce combat, dont le souvenir ne devait pas s'effacer dans le Sahara, ne tardèrent pas à se faire sentir. A la nouvelle de l'approche de la colonne de Biskra, de l'occupation de Dziuoua par les goums de la colonne de Bou-Saâda, de la marche du commandant du Barail et de Si-Hamza sur Touggourt, les ksours et les tribus de l'Oued-R'ir et du Souf, moins El-Oued, firent leur soumission. Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, le Chérif et Soliman, complètement démoralisés, quittèrent Touggourt.

Le 2 décembre, le sous-lieutenant Rose entra dans la ville et planta le drapeau français sur la Casba. Le 8 décembre, les colonnes Desvaux et du Barail firent leur jonction à Touggourt; Soliman se retira à Nefta, en Tunisie, et cessa, dès lors, de faire parler de lui. Le Chérif se réfugia presque seul dans le sud du Nefzaoua.

Nous étions délivrés, pour quelque temps du moins, de notre infatigable adversaire, et le Commandant supérieur de Laghouat allait pouvoir se consacrer entièrement à l'administration du cercle et aux travaux d'embellissement de l'oasis.

Dès que l'occupation définitive de Laghouat avait été décidée, le commandant du Barail avait entrepris de grands travaux destinés à rendre cette ville très forte et à en permettre le séjour aux Européens.

Fromentin, qui visita Laghouat au mois de juin 1853, la décrit ainsi : « Comme toutes les villes du Sud, Laghouat est bâtie sur un plan simple qui consiste à diminuer l'espace au profit de l'ombre. C'est un composé de ruelles, d'impasses, de couloirs, de fondoucks entourés d'arcades. Au milieu de ce réseau de passages étranglés, où on a eu soin de multiplier les angles et de

(1) Voir à l'appendice, n° III, le rapport du commandant Marmier sur le combat de Meggarin.

briser les lignes, afin de laisser encore moins de chance au soleil, il n'y a pour vraies voies de circulation que deux rues directes.

» La première, la seule intéressante, prend à Bab-el-Chergui et aboutit à Bab-el-Gharbi, traversant ainsi la ville dans toute sa longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest, à mi-côte à peu près, de manière à séparer la haute ville de la basse, en réunissant les deux quartiers. Elle est étroite, raboteuse et glissante.

» Cette rue est la rue marchande et presque la seule où l'on ait ouvert des boutiques. Ces boutiques sont des cafés, des échoppes de mercerie ou de petits magasins d'étoffes et de tailleurs tenus par des M'zabites. On y trouve aussi des juifs maigres qui soufflent sur des charbons avec un petit soufflet tenu en main, façonnant à coups de marteau sur une enclume basse posée à terre, de petits objets de métal ayant l'air de joujoux de plomb. »

Toutes ces ruelles et ces impasses ne tardèrent pas à disparaître et firent place à des rues plus larges permettant une circulation facile.

La grande rue, dont parle Fromentin, fut ouverte sur une largeur de cinq mètres, et des constructions européennes remplacèrent les maisons arabes.

La place Randon, située entre les deux quartiers de la ville, fut entourée de ces belles constructions à arcades, qui sont aujourd'hui l'hôtel du commandant supérieur, le cercle militaire, le bureau arabe, le bazar de Cheikh-Ali.

Un moulin fut construit par le génie et loué à un entrepreneur civil.

Des casernements furent aménagés pour la garnison.

Des réparations furent faites aux deux barrages indigènes qui dérivaient les eaux de l'Oued-M'zi dans l'oasis; et le capitaine Vincent, du génie, entreprit des sondages pour rechercher l'endroit le plus favorable à la construction d'un barrage européen.

Toutefois, c'est au commandant Margueritte que revient l'honneur d'avoir fait de Laghouat une ville importante, d'avoir achevé la pacification du pays et de lui avoir donné une prospérité inconnue jusqu'alors.

Au mois de mars 1855, en effet, le commandant Margueritte fut appelé de Teniet-el-Hâd à Laghouat par le maréchal Randon, pour remplacer dans son commandement le commandant du Barail, promu lieutenant-colonel.

Le maréchal Randon rêvait de faire de Laghouat un vaste et puissant établissement, qui pût servir en quelque sorte de base d'opérations pour faire pénétrer notre influence plus au Sud, voire même jusqu'au Soudan.

Il lui fallait, pour réussir, un commandant supérieur énergique, actif, connaissant bien les Arabes, capable de leur en imposer et de continuer l'œuvre si bien commencée par le lieutenant-colonel du Barail. Nul ne pouvait mieux convenir que le commandant Margueritte.

Dès son arrivée à Laghouat, le nouveau commandant supérieur s'occupa de l'organisation des forces militaires. Partant de cette idée qu'il fallait avoir le plus possible du monde disponible pour tenir la campagne, il fit activer les travaux de construction des forts Morand et Bouscaren, que le génie venait d'entreprendre sur les deux mamelons où s'élevait la tour de Si-Abdallah et l'hôpital militaire, et y mit une garnison fixe et quelques pièces de canon. C'était plus qu'il n'en fallait pour tenir l'oasis en respect pendant les sorties de la colonne mobile. La question des moyens de transport était capitale dans un pays où il fallait tout emporter avec soi, même l'eau, et où les expéditions étaient longues. Les chameaux seuls pouvaient suivre les colonnes; l'expérience en avait été faite maintes fois.

Il ne fallait pas songer aux réquisitions, qui ne donnaient que des animaux médiocres et un mauvais matériel. De plus, les Larbâa et les Oulad-Naïl campaient

souvent fort loin de Laghouat, et le retard qui en résultait pour la sortie de la colonne pouvait avoir de graves conséquences.

Plusieurs fois déjà on avait dû employer l'équipage de chameaux du commandant du Barail pour le transport des approvisionnements.

Le système des tentes de garde, adopté pour la surveillance de l'équipage, avait été d'une application difficile, car les chameliers fournis par les tribus avaient un service extrêmement pénible, n'étaient pas rétribués et par suite désertaient très souvent.

Dès le mois de mai 1854, on sentit la nécessité de modifier cette organisation.

L'équipage fut rattaché au budget des fonds irréguliers, qui devint plus tard le budget des centimes additionnels. Cinquante cavaliers du Maghzen de Boghar vinrent s'installer avec leurs troupes et leurs familles dans les environs de Laghouat et furent chargés de la surveillance, de la garde et de la conduite des chameaux, en échange de l'exemption d'impôt. Le service des chameliers fut fait par les bergers de ces cavaliers. Cette organisation ne donna pas les résultats qu'on en attendait ; les bergers-chameliers, conduits avec la rigueur qu'entraîne toute organisation militaire, quittèrent les cavaliers du Maghzen aussitôt leurs engagements terminés et ne purent être facilement remplacés.

Le commandant Margueritte obtint alors de l'autorité supérieure l'autorisation de revenir au système des tentes de garde fournies par les tribus, et renouvelées tous les ans ; mais ces tentes furent exemptes d'impôt et eurent à leur disposition l'eau et les pâturages de Tadmit ; chaque chamelier reçut en outre cinquante centimes par journée de marche avec l'équipage.

Un équipage d'eau de quatre cents tonnes fut créé.

Au mois d'août 1855, certaines difficultés s'étant présentées pour assurer le ravitaillement de Laghouat, le commandant Margueritte proposa de faire faire ce

Revue africaine, 39^e année. N^o 216 (1^{er} Trimestre 1895). 3

ravitaillement par les Oulad-Naïl et les Larbâa, qui apporteraient les denrées de l'Administration dans nos magasins et seraient payés à bureau ouvert. Ce système réussit complètement.

Mais l'état de paix qui régna dans le Sud pendant quelques années, et le désir de faire de la colonisation à Laghouat poussèrent à faire produire le plus possible à l'équipage pour augmenter les ressources de la caisse des centimes additionnels. D'un autre côté, pour diminuer les dépenses de garde de l'équipage, le commandant supérieur de Laghouat fut autorisé au mois de septembre 1859 à engager les cinquante chameliers de l'équipage au 1^{er} tirailleurs algériens.

L'excès des transports pour le compte de l'Administration amena bientôt une grande mortalité parmi les chameaux, et, comme peu à peu l'autorité supérieure cessa de s'intéresser de cette création, il arriva que l'effectif de l'équipage alla constamment en diminuant, si bien qu'en 1864, lors de l'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh, l'équipage de Laghouat n'existait plus que de nom.

Pendant son séjour à Laghouat, le commandant Margueritte visita fréquemment le M'zab, et utilisa le bon vouloir de nos partisans dans ce pays pour tenter de nouer des relations commerciales avec Insalah, le Touat et les Touareg.

Un certain Kassy-ben-Zerouil, de Guerrara, se rendit à Insalah, puis chez les Touareg-Azdjer, dont le chef, El-Hadj-Akhenoucken, lui remit une lettre pour le commandant supérieur de Laghouat. Plusieurs caravanes allèrent au Touat et furent parfaitement reçues; quelques Touareg vinrent à Laghouat. L'un d'eux, Cheikh-Othman, parent d'El-Hadj-Akhenoucken, se rendit même à Alger avec quelques-uns de ses compatriotes.

Un interprète militaire du bureau arabe de Laghouat, M. Ismaïl-Bou-Derba, obtint l'autorisation d'aller à Rhât il partit avec Cheikh-Othman, au retour de celui-ci

d'Alger, et grâce à sa protection, réussit parfaitement dans sa périlleuse mission, dont il a laissé une relation fort intéressante.

Nommé lieutenant-colonel au mois de janvier 1860, Margueritte quitta Laghouat le 14 mars de cette année et rejoignit son nouveau corps, le 12^e de chasseurs en garnison à Blida. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel de Colomb, auquel succéda, le 14 novembre 1860, le chef d'escadrons de Sonis.

Lors de l'arrivée de Napoléon III à Alger, quelques villes du M'zab ne répondirent pas à l'invitation qui leur fut faite d'envoyer des représentants à Alger.

Le lieutenant-colonel Margueritte reçut aussitôt l'ordre de partir pour le M'zab avec le commandant de Sonis, un escadron de spahis et cent chevaux du goum.

Parti de Laghouat le 1^{er} décembre, il était de retour le 21, après avoir rétabli l'ordre et puni les coupables.

Le calme le plus complet régnait dans le cercle de Laghouat, lorsque dans la nuit du 14 au 15 avril 1861, et sans qu'aucun indice ait pu faire prévoir une pareille agression, une bande de soixante individus environ se rua sur le village de Djelfa. Cette bande se composait de fanatiques appartenant à la secte de Si-el-Makhtar et était dirigée par un certain Taïeb-beñ-Chandougha, mokkadem de cette secte.

Les agresseurs, dont la plupart n'étaient armés que de bâtons, enfoncèrent les portes de cinq maisons du village, massacrèrent deux Européens et un enfant et blessèrent trois autres colons. L'adjoint au commandant de l'annexe, réveillé par les cris partis du village, sortit du fort avec la garnison et mit les assaillants en fuite. Le commandant de Sonis accourut aussitôt avec le goum de Larbâa, fit arrêter un certain nombre de ces bandits, improvisa un Conseil de guerre et les fit juger immédiatement; sept d'entre eux, condamnés à mort, furent fusillés.

L'enquête qui eut lieu à la suite de cet étrange événe-

ment, prouva qu'il n'avait aucun caractère politique, et que, loin d'être le résultat d'un vaste complot, il ne devait être attribué qu'à un petit nombre de malheureux entraînés par un fanatique, Taïeb-ben-Chandougha (1). Si-Chérif-ben-Arch fut accusé d'avoir eu vent de ce projet et de n'avoir rien fait pour s'y opposer, mais les preuves manquèrent, et on dut se contenter de le surveiller de près.

« Le jugement sommaire des coupables et leur exécution immédiate, sans attendre le recours à la justice ordinaire, avait été un coup nécessaire, mais hardi. D'ailleurs le commandant avait eu soin de rendre aussitôt compte de sa conduite au maréchal Pélissier, gouverneur de l'Algérie, par une dépêche succincte. Le correspondant d'un journal de Paris se chargea de la compléter par des explications malveillantes. L'affaire fit du bruit. On y vit une conséquence du gouvernement militaire qu'on venait de rétablir et en particulier du gouvernement de Pélissier, peu suspect de tendresse dans ses procédés envers les indigènes (2). »

Le commandant de Sonis reçut l'ordre de résigner ses fonctions (19 mai 1861) et de rejoindre son régiment à Mascara. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel Labrousse.

Au mois de juin 1861, Mohammed-ben-Abdallah reparut sur la scène politique.

Après sa défaite de Meggarin, il s'était réfugié dans le Nefzaoua et, en 1858, s'était rendu à Insalah. Il n'avait pas tardé à rallier autour de lui un certain nombre d'aventuriers Chambâa et Touaregs, et au mois de juin 1861, rejoint par Ben-Nacer-ben-Chora, il avait razzé les Mkhadma aux portes d'Ouargla. Ali-Bey, caïd de Touggourt, marcha contre lui avec cent cinquante

(1) Taïeb-ben-Chandougha parvint à s'échapper et se réfugia en Tunisie.

(2) *Le général de Sonis*, par Monseigneur Baunard.

cavaliers et six cents fantassins de l'Oued-R'ir et du Souf. Les deux partis se rencontrèrent près de Rouissat. Ali-Bey, abandonné par les contingents du Souf, fut battu.

Ouargla fit sa soumission au Chérif, qui n'osa pas s'y installer. Depuis son aventure de Laghouat, il n'aimait plus s'enfermer dans les ksours et préférait la rase campagne.

Le 9 septembre, le lieutenant Mariande, du bureau arabe de Laghouat, se rendit à Guerrara avec quelques spahis pour s'opposer aux tentatives du Chérif sur le M'zab. Mohammed-ben-Abdallah, qui marchait en effet sur Guerrara, n'osa tenter la chance des armes et, contraint par la nécessité de renouveler sa provision d'eau, poussa hardiment vers le Nord. Le 12 septembre, vers quatre heures et demie de l'après-midi, il arriva à Ksar-el-Hiran ; les habitants refusèrent de le recevoir et le caïd Djelloul s'empressa de prévenir le commandant supérieur de Laghouat. Toute l'infanterie de la colonne était alors à Aïn-el-Ibel. Ordre lui fut envoyé de se mettre immédiatement en route et de doubler l'étape afin d'être à Laghouat le 13 au soir. Pendant que l'escadron de spahis faisait ses préparatifs de départ, le lieutenant-colonel Labrousse envoya en reconnaissance, vers Ksar-el-Hiran, les lieutenants Migneret, du bureau arabe, et Bou-Affia, du 1^{er} spahis, avec six cavaliers.

La présence du Chérif confirmée, le capitaine Clément, du 1^{er} spahis, quitta Laghouat le 13 septembre à trois heures du matin avec son escadron, mais à son approche le Chérif décampa et reprit la route du Sud.

Le 13, Cheikh-Ali remplaça à Guerrara le lieutenant Mariande avec soixante-dix cavaliers et une centaine de fantassins du M'zab.

Il attendait cent vingt cavaliers des Larbâa que devait lui amener le vieux et fidèle Mohammed-ben-Taïeb, caïd des Maamra, lorsque le 15, vers cinq heures du soir, ses éclaireurs lui annoncèrent l'approche du Chérif. Les

fantassins s'embusquèrent aussitôt dans les jardins, tandis que Cheikh-Ali avec ses cavaliers chargeait vigoureusement l'ennemi. La nuit vint mettre fin au combat, et les deux partis prirent position pour recommencer la lutte le lendemain. Pendant la nuit, le Chérif parvint à s'emparer d'un puits et put renouveler sa provision d'eau.

Le 16 au matin, le combat recommença ; mais les Oulad-Naïl se comportèrent très mal, et un échec serait peut-être arrivé si le Chérif ne s'était décidé à battre en retraite vers onze heures du matin.

Bien que poursuivi avec acharnement, il parvint à gagner Ouargla. Mais, apprenant à son arrivée dans cette ville que Si-Bou-Beker, fils de Si-Hamza (1), se proposait de lui couper la retraite vers le Sud, il reprit aussitôt la route du Touat ; Si-Bou-Beker le poursuivit et l'atteignit dans les Areg, en un point appelé Bled-er-Remel. Les Chambâa, vaincus par la soif, firent leur soumission ; Mohammed-ben-Abdallah essaya de fuir, mais renversé de cheval dans la mêlée, il fut fait prisonnier par Si-Bou-Beker lui-même.

Ben-Nacer-ben-Chora parvint à s'échapper et se réfugia dans le Djerid tunisien.

Interné tout d'abord dans la casba d'Oran, Mohammed-ben-Abdallah fut transféré le 6 décembre dans la citadelle de Perpignan.

En raison de la position qu'il avait occupée en Algérie, et en considération de son âge avancé et de son mauvais état de santé, on lui fit application du tarif n° 2, de la solde des prisonniers de guerre, attribué aux officiers supérieurs (2). On lui donna des livres arabes et on fit venir un nègre nommé Bel-Kheir, qui lui était toujours resté fidèle. Quelque temps après, il obtint d'être trans-

(1) Si-Hamza était mort à Alger à la fin de juillet 1861. Son fils, Si-Bou-Beker, lui avait succédé.

(2) Six francs soixante-six centimes par jour.

féré à Bône pour raison de santé, et fut logé chez un certain Mohammed, khodja du bureau arabe, dont il épousa la fille.

Il jouissait d'une certaine liberté d'allures, mais il lui avait été défendu, ainsi qu'à Bel-Kheir, de sortir des murs de la ville.

La guerre de 1870 arriva ; à la suite de nos revers, les premiers mois de 1871 furent très troublés à Bône, comme ailleurs. Les autorités avaient été changées presque simultanément, et les personnalités qui les remplaçaient étaient peu au courant de la situation. Bref, on ne s'occupa plus suffisamment du Chérif.

Quand le calme fut rétabli, on constata que Mohammed-ben-Abdallah avait disparu, sans qu'il fût possible de savoir ce qu'il était devenu. En 1876, on apprit enfin par le chargé d'affaires de France à Tunis, la présence du Chérif auprès de Si-Senoussi, dans une zaouïa du Djebel-Lakhdar. Il y mourut en janvier 1877.

CHAPITRE VI

I

Le bachagha des Oulad-Sidi-Cheikh, Si-Bou-Beker-ben-Si-Hamza était mort au commencement de 1862 et avait été remplacé par son frère Si-Sliman-ben-Si-Hamza. L'un de ses oncles, Si-Lala, homme très ambitieux et fort intelligent, se trouvait alors à la tête de l'aghalik d'Ouargla. Poussé par Si-Lala, le jeune bachaga leva l'étendard de la révolte dans le courant du mois de février 1864.

Les Larbâa étaient alors disséminés par nezlas à l'Ouest et à l'Est de la Chebka du M'zab, dans le voisinage des Chambâa, partisans de Si-Lala. Le premier soin du commandant supérieur de Laghouat fut de les grouper par tribus et de les mettre hors du contact des rebelles.

Ce mouvement de concentration et de retraite vers le Nord ne put toutefois s'effectuer assez rapidement pour éviter que quelques tentes ne fussent enlevées par les Chambâa. Cette razzia et l'obligation d'abandonner précipitamment les abondants pâturages du Sud causèrent chez les Larbâa une irritation qui se traduisit par une demande générale de marcher contre les dissidents campés à Oum-el-Hadjadj. Le commandant supérieur de Laghouat eut fort à faire pour les empêcher de donner suite à ce projet, qui aurait pu amener un désastre, étant donnée l'infériorité numérique des Larbâa.

La conduite de Si-Sliman fut d'une grande habileté en cette occurrence. En même temps qu'il cherchait à atténuer aux yeux de l'autorité supérieure la signification de son mouvement, il s'efforçait de se créer des relations parmi les Larbâa en leur rendant leurs troupeaux et en se servant du nom de Nacer-ben-Chora pour les attirer à lui.

Le colonel Beauprêtre, commandant supérieur de Tiaret, se porta aussitôt au Sud de Géryville; mais, attaqué le 8 avril 1864 à Aouinet-bou-Beker par des forces supérieures et trahi par le goum des Harrar, il fut tué et ses soldats massacrés.

Si-Sliman trouva la mort dans cette affaire; son père, Si-Mohammed, prit le commandement des dissidents. L'insurrection gagna bientôt les tribus du Djebel-Amour, et l'agha Ed-Din-ben-Yahia, entraîné par les siens, alla rejoindre Si-Mohammed. Les Oulad-Chaïb, du cercle de Boghar, firent également défection, après avoir détruit un peloton de spahis appartenant à un escadron en reconnaissance à Tagguin.

Pour enrayer les progrès de l'insurrection dans la province d'Alger, une colonne commandée par le général Yusuf partit pour Laghouat. Le 8 mai, elle campait sous les murs de la ville, et le chef de bataillon Thomassin, commandant supérieur du cercle, lui amenait le goum des Larbâa. Pour arriver à une action efficace, la colonne

devait marcher rapidement et emporter avec elle des vivres et de l'eau en quantité suffisante pour lui permettre de camper où bon lui semblerait. Mais l'équipage de chameaux n'existait plus que de nom, et on dut recourir aux réquisitions dans les tribus. L'organisation du convoi fut très lente, les Harazlia ayant mis beaucoup de mauvaise volonté pour fournir les animaux requis.

La colonne définitivement constituée, le général Yusuf se porta vers le Djebel-Amour pour faciliter les opérations des troupes de la division d'Oran. Par ses marches et contre-marches, il inquiéta à un tel point les insurgés que les gens du Djebel-Amour quittèrent Si-Lala, pour courir à la défense de leurs villages.

Le général avait transformé Tadjerouna en biscuitville et tirait ses approvisionnements de Laghouat ; mais les convois étaient fréquemment attaqués et la lutte était souvent très vive, en particulier dans l'affaire du 26 mai, qui eut lieu non loin d'Aïn-Madhi.

Citons à ce sujet l'ordre du jour du général Yusuf :

« M. le capitaine Letellier, chef du bureau arabe de Laghouat, parti ce matin à trois heures et demie du camp, avec les goums des Larbâa, pour se rendre à la rencontre d'un convoi venant de Laghouat, sous l'escorte de cinquante hommes du 1^{er} de tirailleurs algériens et de cinquante spahis, commandés par M. le capitaine Pallas, du 1^{er} spahis, a trouvé le convoi attaqué à peu de distance d'Aïn-Madhi par une troupe de cinq cents révoltés du Djebel-Amour. Le goud des Larbâa, conduit avec vigueur par le capitaine Letellier, a chargé l'ennemi à fond et l'a mis en pleine déroute. Les insurgés ont perdu cent soixante hommes environ, tués ou blessés, et ont laissé entre les mains de nos cavaliers vingt-quatre prisonniers, cent soixante-douze fusils et un drapeau.

» Le détachement de spahis, en chargeant vigoureu-

sement l'ennemi de son côté au moment de l'arrivée du goum, a puissamment contribué au succès.

» Le détachement du 1^{er} tirailleurs, commandé par M. le sous-lieutenant Pierron, a montré la plus grande fermeté dans la défense du convoi, dont l'attaque avait coûté quatorze hommes à l'ennemi. Cette affaire fait le plus grand honneur aux détachements du 1^{er} de tirailleurs et du 1^{er} de spahis qui avaient été attaqués, la nuit précédente, à Tadjemout, par des contingents du Djebel-Amour, ainsi qu'au goum des Larbâa, qui a montré la plus grande ardeur à marcher à l'ennemi. »

A la suite des mouvements exécutés par les colonnes d'Oran et d'Alger, les tribus du Djebel-Amour et l'agha Ed-Din demandèrent l'aman ; Si-Lala et Si-Mohammed se retirèrent dans le Sahara, avec les Oulad-Sidi-Cheikh.

Avant de revenir à Laghouat, le général Yusuf voulut châtier les habitants d'El-Maïa, qui avaient tenu une conduite équivoque pendant cette campagne. La cavalerie régulière et les goums, sous les ordres du colonel Abdelal, partirent d'Aïn-Madhi dans la soirée du 2 juin et surprirent le ksar d'El-Maïa, le 3, au point du jour. La razzia fut complète.

La cavalerie rentra au camp d'Aïn-Madhi dans l'après-midi du 3, après avoir fait une marche de plus de quarante lieues en trente-six heures.

Le 9 juin, la colonne Yusuf campa sous les murs de Laghouat.

Après une pointe faite sur le territoire des Oulad-Chaïb et la destruction du ksar Ben-Hammad, dont les habitants avaient saccagé le poste de Chellala, la colonne gagna Boghar. Elle fut dissoute le 1^{er} juillet.

L'insurrection était loin cependant d'être étouffée et les rebelles ne tardèrent pas à rentrer en campagne. Pour empêcher l'agitation de gagner le Sud de la province d'Alger, une colonne d'observation sous les ordres du colonel Archinard, du 1^{er} tirailleurs, se porta sur le

haut Chélif. Mais Ben-Nacer-ben-Chora venait de quitter la Tunisie et avait rejoint Si-Lala près d'Ouargla. Il s'était mis aussitôt en relations avec quelques-uns des Larbâa et avaient préparé leur défection. Les Larbâa et les gens du Djebel-Amour étaient alors campés sur les eaux de Tagguin. La colonne Archinard se trouvait tout près d'eux à Charef lorsque, le 6 août, Si-Lala et Ben-Nacer, à la tête d'un goum de mille cinq cents chevaux, arrivent sur les campements de Tagguin; les Larbâa se joignent à eux et tombent sur les gens du Djebel-Amour, qui, pour la plupart, font cause commune avec les insurgés. L'agha Ed-Din s'enfuit avec quelques-uns des siens. La défection des Larbâa s'était opérée avec la rapidité de la foudre, et sans que rien eût pu la faire prévoir. Préparée par un petit nombre de séditions, partisans de Ben-Nacer, elle avait été pour la majorité le résultat d'une surprise et d'un entraînement auquel les masses sont souvent sujettes. Les Larbâa laissaient d'ailleurs entre nos mains la plus grande partie de leurs biens et de leurs troupeaux, encore sur l'Oued-M'zi.

Les tribus du cercle de Boghar avec les gens du Djebel-Amour suivent leur exemple. Les caravansérails situés entre Boghar et Djelfa sont pillés et incendiés; plusieurs Européens sont massacrés. L'agitation gagne les Oulad-Naïl, et leur bachagha, Si-Chérif-bel-Arch, n'ose plus répondre de leur fidélité. Les Mekhalif-el-Djorb, appelés sous les murs de Laghouat un mois auparavant, y restent, maintenus par la force des choses, mais prêts à faire défection dès que l'occasion se présentera. Le M'zab est également troublé; les villes de la confédération, sauf Berrian, fournissent aux dissidents des vivres et des munitions, et leurs fantassins se joignent aux cavaliers de Ben-Nacer. L'agha Bou-Dissa, qui, après l'affaire de Tagguin s'est réfugié à Laghouat, fait également défection et va rejoindre Si-Lala. « Les causes de cette nouvelle crise sont multiples, dit le colonel Margueritte dans une lettre adressée au maréchal Randon;

un certain malaise pèse sur le peuple arabe depuis deux ou trois ans; il provient de l'introduction dans ses mœurs d'un excès de réglementation et de sujétions nouvelles insuffisamment appuyées par la force ou indiquées par la nécessité. Le fanatisme, assoupi pendant une assez longue période, s'est réveillé par l'action de ses plus fervents adeptes, sans que l'on se soit assez préoccupé de le combattre. L'autorité, divisée, a montré dans ses luttes nos faiblesses au peuple arabe, et s'est dépouillée ainsi de son prestige.

» Les essais de nos formes administratives et judiciaires, faits sur la plupart des chefs arabes et sur les tribus qui avoisinent nos centres, ont été l'occasion de prêts usuraires, de transactions de toutes sortes auxquelles les Juifs, avec leur funeste habileté, ont su les entraîner et la source de mille vexations imputées en mauvaise part à l'autorité française. Les Arabes, dans l'ignorance de nos formes judiciaires, sont convaincus que nous avons organisé ce système pour les pousser ainsi avec préméditation vers une ruine complète. Toutes ces causes d'inquiétude et de malaise, habilement exploitées par les ennemis de notre domination, avaient déjà disposé les Arabes à prêter l'oreille à toute suggestion faisant espérer le changement de cet état de choses, et, il faut bien le dire, la satisfaction de leur besoin naturel d'agitation ».

La possibilité d'une attaque sur Djelfa et la nécessité de surveiller les Oulad-Naïl déterminèrent le colonel Archinard à se porter de Charef sur Djelfa.

Le 12 septembre, le général Yusuf le rejoignit avec trois bataillons d'infanterie (chasseurs à pied, 1^{er} zouaves, 1^{er} tirailleurs), cinq escadrons (trois du 3^e hussards, un du 1^{er} chasseurs d'Afrique et un du 1^{er} spahis), et deux sections d'artillerie, l'une de montagne, l'autre de campagne; l'effectif total était de deux mille six cents hommes et de sept cent cinquante chevaux.

La cavalerie était sous les ordres du colonel Margueritte, du 1^{er} chasseurs d'Afrique.

Les insurgés tenaient la campagne entre Laghouat et Boghar, harcelant nos convois, détruisant les établissements isolés ; le caravansérail de Sidi-Makhlouf et la bergerie de Tadmit avaient été pillés et incendiés.

La tactique de Si-Mohammed pendant cette campagne d'été fut de faire toujours le vide devant nos colonnes et d'arriver ainsi, si les généraux français tombaient dans l'erreur de le poursuivre, à mettre nos troupes sur les dents.

Mais le général Yusuf connaissait trop bien les Sahariens pour se laisser tromper. Il savait que, en attendant la saison d'automne, il ne s'agissait que de maintenir les rebelles dans la région qui est au sud de Laghouat et du Djebel-Amour et de les priver ainsi des ressources des Hauts-Plateaux, indispensables pendant l'été à ces tribus et à leurs nombreux troupeaux.

Le 19 septembre, le général Yusuf était à Zenina, refoulant devant lui les tribus insurgées qui se repliaient précipitamment sur Tadjemout, où Si-Lala devait retrouver son neveu Si-Mohammed. Le bruit courait que ces deux chefs avaient l'intention d'attendre sur cette position la colonne Yusuf pour lui offrir le combat avec toutes leurs forces réunies. Le général marcha donc directement sur Tadjemout.

« Le 21, la colonne venait coucher à El-Hadjeb, bivouac situé à quelques kilomètres de Tadjemout, sans avoir rencontré autre chose sur la route que les traces toutes fraîches de nombreux troupeaux ayant suivi récemment la même direction (1).

» Une démonstration avait été faite par les rebelles sur Tadjemout, mais à l'exemple de Zenina, ce ksar avait résisté et s'était défendu. Quant à l'ennemi, au lieu

(1) *Histoire de l'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh*, par le colonel Trumelet.

d'attendre la colonne, ainsi qu'on s'était efforcé de lui en prêter l'intention, il avait complètement disparu de ces parages par les routes du sud et en prenant comme direction principale celle d'Aïn-Madhi. L'approche de la colonne Yusuf avait suffi pour déterminer cette retraite.

» La colonne alla camper, le 22, sous Tadjemout.

» Le général ne pouvait songer à poursuivre le marabout ; la situation de ses approvisionnements ne lui permettait pas d'ailleurs de s'enfoncer davantage dans le sud.

» Cependant, pour donner toutes facilités à Si-Lala d'exécuter son prétendu projet d'attaque, le général manœuvra pendant deux jours autour de Tadjemout ; le 23, il prenait son bivouac sur l'Oued-M'zi, à quatre kilomètres du ksar, aux abords duquel le chef des rebelles devait engager la lutte ; mais ce dernier n'ayant point reparu, le général se décida à se porter sur Laghouat, dans le but de prendre les vivres qui lui étaient nécessaires pour se rendre au-devant du convoi que le colonel Archinard amenait à Djelfa.

» Le général arrivait à Laghouat le 24 et y faisait séjour le 25.

» Mais, ayant appris dans la journée par ses éclaireurs que Si-Mohammed avait paru à Tadjemout et qu'il l'y attendait, le général organise sans retard une colonne légère, dans la composition de laquelle il entre un bataillon de marche, formé de trois compagnies de zouaves, et d'un pareil nombre de compagnies de tirailleurs, et il remet de nouveau le cap, le 26, sur ce ksar. Vers deux heures, un millier de cavaliers arabes, qui, depuis quelque temps déjà, suivent ou longent la colonne, se tenant toutefois hors de portée, semblent épier le moment opportun pour tenter quelque entreprise ; ils entament le feu, mais de trop loin pour qu'il soit dangereux. Le général ordonne à ses goums d'escarmoucher avec eux pour les attirer plus à sa portée ; mais

après une heure de cette tirailerie inoffensive, les rebelles disparaissent.

» La colonne légère campe à Recheg, sur l'Oued-M'zi, où elle séjourne le 27.

» Le lendemain 28, elle reprenait son camp sous Laghouat. »

Le 29, le général Yusuf partit pour Djelfa, à la requête du colonel Le Poitevin de la Croix, commandant la colonne de Bou-Saâda, qui essayait d'empêcher les Oulad-Madhi et les Oulad-Ameur, insurgés de la province de Constantine, d'aller rejoindre le marabout Si-Mohammed. Le colonel de la Croix les avait battus à plusieurs reprises; mais ils avaient pu lui échapper et fuyaient dans la direction de l'ouest, en longeant la rive sud du Zahrès-Chergui, se dirigeant vers Aïn-Malakoff (1).

A cette nouvelle, le général Yusuf envoya au général Liébert, campé à Guelt-es-Stel, et au colonel Guiomar, du 77^e de ligne, qui commandait à Djelfa, l'ordre de marcher de suite sur Aïn-Malakoff pour couper la retraite aux dissidents.

Une colonne légère fut également mise sous les ordres du colonel Margueritte pour concourir au même but.

Le 6 octobre, à cinq heures du soir, le colonel Guiomar quitta Djelfa avec toutes les troupes disponibles de la garnison.

Le 7 octobre, à cinq heures du matin, le général Liébert reçut le courrier du général Yusuf et partit immédiatement avec sa cavalerie, son artillerie et un bataillon d'infanterie.

L'opération réussit complètement; l'ennemi, pris entre les colonnes Liébert et Guiomar, ne put résister et s'enfuit en laissant entre nos mains ses bagages et ses troupeaux. La colonne Margueritte arriva sur le théâtre de l'action à trois heures de l'après-midi, après avoir fait une marche de quinze lieues, la nuit dans des gorges

(1) Puits artésien, situé près du Zahrès-Gharbi.

presque impraticables, le jour dans des sables d'un parcours des plus pénibles. Elle aida les autres colonnes à conduire les prisonniers et les nombreux troupeaux qu'elles avaient de la peine à ramener.

A la suite de cette brillante affaire, les insurgés de Constantine demandèrent l'aman et regagnèrent leur territoire.

Pendant la marche de la colonne Yusuf vers le nord, le marabout Si-Mohammed vint camper à Tadmit et entraîna les Oulad-Naïl, dont les tribus se portèrent à Zenina et à Charef. Le bachagha Si-Chérif-Bel-Arch, qui se mit à la poursuite des fuyards, tomba dans une embuscade et fut tué. C'était une perte sensible pour nous, car, depuis qu'il avait fait sa soumission, Si-Chérif s'était toujours montré brave, intelligent et dévoué à nos intérêts (1). Son jeune frère, Si-Belkacem-bel-Arch, le remplaça.

Le 14 octobre, le général Yusuf réorganisa sa colonne, à laquelle il adjoignit celle du colonel Archinard, et fit ses préparatifs de départ pour le Sud. Il avait sous ses ordres cinq bataillons d'infanterie, six escadrons de cavalerie (3^e hussards, 1^{er} chasseurs d'Afrique, 1^{er} de spahis), deux sections d'artillerie de montagne, au total quatre mille trois cent cinquante hommes et huit cent trente chevaux. Un goum de trois cents cavaliers du Tell accompagnait la colonne. Le convoi était énorme. Privé qu'on était des ressources indigènes, il avait fallu organiser quatre compagnies auxiliaires du train, et employer comme moyen de transport des chevaux, des mulets et même des voitures. Ce convoi, constitué dans des conditions aussi défectueuses, devait singulièrement ralentir la marche de la colonne et l'empêcher d'atteindre les dissidents.

« L'intention du général Yusuf était d'agir directement contre le marabout ; et la longue ligne qu'occupaient ses

(1) Sa conduite n'avait donné lieu à quelques reproches que lors de l'affaire de Djelfa, en 1861.

contingents entre Charef et Tadmit, lui permettait indifféremment de se diriger sur l'un ou sur l'autre de ces points. Il avait tout d'abord fait choix de la première de ces directions, laquelle présentait cet avantage, en poussant le mouvement jusqu'à Zénina, de tourner la position des rebelles, de leur couper la ligne des eaux et des pâturages du nord, et de les rejeter soit dans le sud, soit dans l'ouest, sur la colonne du commandant de la province d'Oran, que le général Yusuf supposait devoir opérer, à ce moment, à l'ouest du Djebel-Amour (1).

» Mais, le 15 octobre, au moment du départ, le général dut renoncer à se diriger sur Charef; une pluie torrentielle avait, pendant la nuit, détrempé le sol et défoncé la route qui court en défilé dans les montagnes boisées du Sen-el-Lebba; un épais brouillard enveloppait en outre les montagnes et ne permettait pas de voir à deux pas devant soi. Dans ces conditions, et avec son énorme convoi, le général ne pouvait s'aventurer dans cette direction. Il se décida donc à reprendre la route de Tadmit, combinaison qui lui donnait la chance, assez problématique d'ailleurs, de séparer en deux tronçons les forces des rebelles.

» C'est alors que va commencer cette série de marches et de contre-marches dans les traces du marabout, et dont le but est de lui enlever le boire et le manger, en le dépistant successivement des lignes d'eaux et des pâturages, et de réduire à la misère, en ne leur laissant ni repos, ni trêve, les populations insurgées, dont les troupeaux, épuisés de fatigue et mal nourris, vont dépérir et fondre en peu de jours. »

Le 17 octobre, la colonne Yusuf était à Tadmit; toutes les hauteurs étaient occupées par les insurgés, qui couvraient la retraite de leurs troupeaux. Le 18, la colonne continua son mouvement vers le sud, poussant devant elle les cavaliers ennemis.

(1) *Le général Yusuf*, par le colonel Trumelet.

Le 19, dans la marche sur Tadjemout, elle fut attaquée subitement par de nombreux cavaliers ; ce n'était qu'une démonstration, et deux compagnies du 2^e bataillon de chasseurs à pied suffirent pour disperser l'ennemi.

Pendant la grand'halte, à El-Oglat, les cavaliers ennemis vinrent de nouveau escarmoucher avec nos grand'gardes ; le général lança sur eux les goums conduits par l'agha Ben-Yahia et soutenus en arrière par la cavalerie régulière. Les cavaliers ennemis refusèrent la lutte et s'enfuirent.

Mais leur but était atteint ; car, en forçant la colonne à se déployer, ils en avaient retardé la marche et permis aux tribus qui étaient venues faire boire leurs troupeaux à Tadjemout de se mettre hors de portée.

La colonne campa à quatre kilomètres de Tadjemout ; le lendemain, lorsqu'elle voulut continuer sa marche vers le sud, elle se vit arrêtée sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, qu'une crue subite rendait infranchissable ; il fallut se résigner à camper. Un fort parti ennemi, embusqué dans les tamaris de la rive droite, fut délogé à coups de fusil par deux compagnies de zouaves et de chasseurs à pied et contraint à se retirer.

Le 21 octobre, la colonne traversa l'Oued-M'zi et marcha dans les traces de l'émigration ; mais les insurgés avaient une trop grande avance pour qu'il fût possible de les atteindre ; aussi, après avoir constaté qu'ils s'étaient fractionnés en deux groupes, l'un avec Si-Mohammed sur l'Oued-Zegoun, l'autre avec Ben-Nacer-ben-Chora sur l'Oued-en-Nsa, le général reprit le chemin de Laghouat.

Le gouvernement, inquiet de voir le Djebel-Amour en complète rébellion, prescrivit au général Yusuf de combiner ses opérations avec la colonne d'Oran, pour en finir avec ce pays d'insurrection. La colonne d'Alger devait envahir le Djebel-Amour par le Sud-Est, pendant que celle d'Oran y pénétrerait par l'Ouest.

Le 29 octobre, le général Yusuf quitta Laghouat et

marcha sur Aïn-Madhi, où il arriva le 1^{er} novembre. Il y reçut une lettre du général Deligny, dans laquelle celui-ci lui annonçait qu'il lui était impossible de faire un mouvement quelconque sur le Djebel-Amour, mais qu'il avait donné l'ordre au général Martineau, alors à Brézina, de se porter sur Taouïala, résidence ordinaire de l'agha Ed-Din.

Le 3 novembre, la colonne pénétra dans le Djebel-Amour, par les gorges de l'Oued-er-Reddad, et alla camper sous les murs du ksar El-Richa. Les tribus et les ksours de l'Ouest, effrayés par cette marche rapide et hardie, firent leur soumission.

Le 5, la colonne fut arrêtée dans sa marche sur Taouïala par une crue subite de l'Oued-el-Megatel. L'agha Ed-Din alla reprendre possession de sa maison de commandement de Taouïala, et la colonne rentra à Laghouat.

Le 12 novembre, le général reçut au camp d'Er-Reg, sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, la soumission d'un grand nombre de dissidents du cercle de Boghar, des Oulad-Naïl et des Larbâa. Les Harazlia seuls restèrent avec Si-Lala. Quant aux Beni-M'zab, tout en protestant de leur fidélité à notre cause, ils continuèrent à recevoir Ben-Nacer-ben-Chora et à lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin. Pour les punir, le Gouverneur général fit mettre momentanément le séquestre sur toutes leurs caravanes.

Le 16 novembre, le général Yusuf se porta à Tadjerouna à la rencontre des généraux Deligny et Martineau et leur amena des vivres et des moyens de transport.

Si-Mohamed se retira sur l'Oued-Zergoun et, le 20 novembre, le général Yusuf reprit la route de Laghouat.

La plus grande partie des tribus de la division d'Alger était rentrée dans le devoir; le rôle de la colonne de Laghouat devenait moins important.

Le Gouverneur général prescrivit, en conséquence,

au général Yusuf de former une colonne mobile et d'en donner le commandement au colonel Margueritte, que son long séjour dans le pays désignait tout particulièrement pour remplir cette mission.

La colonne mobile, forte de quinze cents hommes, fut constituée avec trois bataillons d'infanterie (1^{er} zouaves, chasseurs à pied et 1^{er} tirailleurs), deux escadrons du 1^{er} chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie de montagne. Son rôle était, selon les circonstances, l'observation ou l'action ; elle devait concourir aux opérations des colonnes d'Oran et contribuer à leur ravitaillement ; toutefois, elle devait éviter de découvrir le Sud de la province, afin d'assurer la tranquillité des tribus rentrées dans le devoir.

Le 39 novembre, cette colonne campait au Ras-el-Aïoun, au nord de Laghouat. Le général Yusuf et le colonel Archinard rentraient dans le Tell.

Cette seconde partie des opérations, signalée seulement par le fait d'armes d'Aïn-Malakoff, n'en avait pas moins été fertile en résultats. Les insurgés de Constantine, arrêtés et contraints de demander l'aman, la pacification du Djebel-Amour et du Sud de la province d'Alger, étaient les fruits de cette campagne. Toutefois, les résultats obtenus n'étaient pas en rapport avec les forces mises en mouvement, et la marche très lente de la colonne d'Alger avait souvent permis aux insurgés d'échapper à un désastre. Cela tenait, non à de l'hésitation de la part du général Yusuf, comme le prétendirent quelques esprits inquiets et malveillants, mais bien à l'insuffisance des moyens de transport et à la difficulté des ravitaillements. Privé des ressources indigènes (presque toutes les tribus étaient en insurrection), le général Yusuf avait dû utiliser des mulets et des voitures de toutes sortes, et les grandes difficultés qu'on avait rencontrées dans la marche de ces convois spéciaux n'avaient été surmontées que grâce à l'énergie et à l'intelligence des colonels Archinard et de la Croix

d'abord, du général Ducrot ensuite, qui avait été chargé de cette difficile mission.

Malgré tout, nos postes et nos colonnes avaient été régulièrement ravitaillés et avaient même pu venir en aide aux troupes d'Oran, bien moins privilégiées qu'eux sous ce rapport.

E. MANGIN,

Lieutenant au 1^{er} tirailleurs algériens.

(A suivre.)
